

L'attente messianique et la prédication du Royaume

I.- LA DYNAMIQUE DE L'HISTOIRE D'ISRAËL

L'Ancien Testament n'est pas seulement composé d'un certain nombre de livres, de récits, de messages prophétiques, etc. C'est *une* histoire, celle de Dieu avec son peuple. Formant un tout cohérent, elle a un sens, elle est porteuse de sens (dans les deux... sens du mot : direction et signification). Dès le début, Dieu révèle à Abraham l'objectif de l'élection dont il est l'objet : Promesse d'une bénédiction ayant une quadruple dimension : un territoire, un descendant, un peuple nombreux, et finalement, là se trouve l'accomplissement de cette alliance plénitude : « Voici mon alliance avec toi : tu deviendras le père d'une multitude de nations » (Ge 17.4), ou déjà, 12.3 : « Tous les peuples de la terre seront bénis en toi. »

Abraham a reçu une promesse dont ni lui ni ses descendants n'ont vu la pleine réalisation. Le chapitre 11 de l'épître aux Hébreux caractérise parfaitement la nature de l'histoire du peuple élu en dépeignant les témoins de la foi tout entiers tournés « vers ces choses promises... qu'ils ont vues et saluées de loin » (v.13). Jésus dira : « Beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu » (Mt 13.17).

Si le souvenir de la marche dans le désert vers la terre promise a une telle importance pour Israël, c'est qu'elle dépeint de façon programmatique sa condition d'existence au long des siècles : en route vers une plénitude ou, comme dit l'épître aux Hébreux, vers le repos. L'histoire d'Israël est attente ; souffrance aussi, dans l'espérance de la réalisation d'une promesse qui semble toujours se dérober : « Ah ! si tu déchirais les cieux et si tu descendais... » (És 63.19b). « Seigneur, jusques à quand ? » Et d'Abraham à Jésus-Christ, il a fallu dix-huit siècles de préparation – le temps de la patience de Dieu.

Parce qu'Israël est le peuple qui attend la réalisation des promesses inaliénables de Dieu, son histoire est tout autre chose qu'une succession d'histoires, triomphantes parfois, lamentables souvent, d'années qui défilent, de siècles qui s'accumulent, avec les hauts et les bas qu'on rencontre dans la destinée de tous les peuples. C'est une marche vers l'avenir, les yeux scrutant les signes annonciateurs de ce que Dieu va bientôt accomplir. Israël est étranger au fatalisme et à la résignation. Le temps qui passe n'est pas un contretemps, il est préparation. L'attente n'est pas vide et passive, comme dans une "salle d'attente" : elle est dynamique, elle fraie un chemin. Les événements, glorieux ou douloureux, sont des jalons qui tracent une piste vers l'accomplissement. Certains textes ne semblent pas avoir en eux-mêmes d'utilité directe pour nous. Mais ils font partie de cette grande chaîne qui relie Abraham à Jésus-Christ et ont leur place en tant qu'éléments d'un tout. Le chemin, il est vrai, paraît sinueux. Celui qui gravit une montagne doit parfois descendre, car il ne peut éviter les replis de terrain qui le séparent du but : pourtant, même quand il perd de l'altitude, il sait que ses pas le rapprochent du sommet. Ainsi certains textes de l'Ancien Testament, isolés du contexte global dans lequel ils sont insérés, paraissent incompatibles avec la bonne nouvelle de l'amour de Dieu et du salut destiné à l'humanité entière. Mais celui qui reconnaît dans l'Ancien Testament la longue préparation du plan de Dieu pour restaurer sa création et tout réconcilier avec lui-même, se gardera de prétendre éliminer ces textes ou de les estimer superflus. Ils parlent d'une réalité tragique et incontournable, parce que Dieu ne travaille pas dans un monde idéal, mais sur une terre ravagée par le péché.

En outre, bien qu'il n'y ait plus lieu de les appliquer aujourd'hui puisqu'ils ont été une fois pour toutes accomplis en Christ, lois et ordonnances, sacrifices et rituels, temple et sacerdoce, sont des éléments de cette préparation. En même temps, l'échec de ces éléments préparatoires, incapables de rendre le peuple conforme à la volonté de Dieu et de purifier sa foi, est également préparation. La succession des impasses dans lesquelles s'engage Israël affirme, en creux, la nécessité de l'intervention de Dieu lui-même pour fonder une alliance nouvelle. (Le Psaume 89 en donne une bonne illustration). La lettre de la loi n'a pas le pouvoir de rendre l'homme capable de la mettre en pratique. L'apôtre Paul décrit parfaitement ce genre d'échec dans le septième chapitre de l'épître aux Romains.

C'est pourquoi, « seule une alliance nouvelle pourrait apporter un remède efficace, une alliance qui serait différente de l'ancienne, différente en ce que la Loi serait maintenant gravée sur les cœurs (Jr 31.31-34). Et cette opération devait être effectuée par l'Esprit de Dieu (Éz 36.26-27) »¹.

¹ S. Romerowski, *L'œuvre du Saint-Esprit dans l'histoire du salut*, éd. Excelsis et Institut biblique de Nogent, 2005, p.55.

Ainsi, le cheminement historique du peuple d'Israël montre que les promesses que Dieu donne à son peuple, les préceptes, les institutions sur le plan cultuel (le sacerdoce, les sacrifices...) et politique (la royauté) sont une préparation de la nouvelle alliance. Mais en même temps, comme nous venons de le dire, l'incapacité du peuple à se saisir de ces dons pour se maintenir dans la fidélité et l'obéissance à son Dieu démontre la nécessité de cette alliance nouvelle. Cet échec d'Israël, c'est l'échec de la religion, c'est la démonstration qu'il n'y a de salut que dans la *grâce seule*, par le moyen de la *foi seule*, afin que soit magnifiée la *seule gloire de Dieu* – tel fut et demeure le message de la Réformation. Prétendre que ce message est en conflit avec l'Ancienne Alliance, c'est mal lire l'Ancien Testament – Paul, encore lui, n'hésite pas à le répéter (Romains 4, Galates 3).

« L'histoire d'Israël montre, dans une mesure toujours grandissante, l'effritement de l'alliance, causé par la désobéissance d'Israël ; à la fin de cette histoire se trouve l'annonce que seule une alliance nouvelle ouvre encore un avenir à Israël (Jr 31.31-34). Cette alliance nouvelle s'est réalisée en Christ ; et cet événement inédit fut dans le Nouveau Testament appelé l'Alliance Nouvelle » (C.Westermann).

Comme beaucoup de spécialistes de l'Ancien Testament, Walther Zimmerli a insisté sur cette mise en perspective de la marche d'Israël à travers les siècles : « L'Ancien Testament reste un livre au message ouvert sur un avenir que le "Berger d'Israël" continuera de guider. Malgré ses obscurités et des énigmes qu'on ne saurait expliquer, le message ne peut pas être considéré comme achevé. (...) Au milieu même de cette mort largement méritée, Israël reçut le message d'une grâce renouvelée de la part de son Dieu. (...) Tout au long de l'Ancien Testament, le peuple de Yahweh reste, malgré tout, non seulement un peuple qui espère être guidé efficacement et défendu contre les ennemis du dehors, mais un peuple qui voudrait vivre dans la "justice" au sens le plus profond, qui voudrait voir s'apaiser la colère de Dieu contre ses fautes et se voir lui-même sauvé et libéré définitivement. (...) Dans tout cet ensemble, dans tous ces passages où l'Ancien Testament est aux prises avec les événements cruciaux dans le désir ardent d'accéder à la présence divine, (...) l'Ancien Testament reste un livre d'espérance, un livre ouvert sur l'avenir². »

Christ sens et contenu de l'histoire d'Israël vue comme un tout, ce peuple mis à part pour donner au monde le Sauveur. Il n'y aurait pas Israël s'il n'y avait pas Jésus-Christ !

« L'Ancien Testament est une histoire qui n'est pas terminée, c'est une loi qui n'aboutit pas à une fin, c'est une prophétie qui attend son accomplissement. (...) Pour l'Eglise chrétienne, Jésus-Christ est précisément cet "autre chose" que l'Ancien Testament attend et espère. (...) Cette histoire, comme laissée en suspens dans les livres de l'Ancien Testament, trouve en Jésus-Christ sa conclusion³. »

« L'Ancien Testament ne se suffit pas à lui-même : il exprime une attente qui va croissant en dépit des exaucements partiels dont le peuple a été l'objet, et qui se manifeste dans toutes ses parties. Le kérygme (proclamation, message) néotestamentaire signifie que l'Ancien Testament a enfin reçu la réponse qu'il espérait⁴. »

L'Ancien Testament est le livre de la promesse de Dieu, le livre de l'attente des croyants. C'est ce que met en évidence l'épître aux Hébreux, chapitre 11. Ce texte fait défiler tous ces témoins de l'Ancienne Alliance, en marche, les yeux tournés vers l'objet de leur espérance : « Tous ceux-là qui avaient reçu par leur foi un bon témoignage, n'ont pas obtenu ce qui leur avait été promis. Car Dieu avait en vue quelque chose de meilleur pour nous, afin qu'ils ne parviennent pas sans nous à la perfection. » (Hé 11.39-40, ainsi que le v. 13 cité plus haut).

L'Ancien Testament ne se referme pas sur lui-même, il est le livre du "pas encore", c'est-à-dire de l'espérance. Sa "fin" est en réalité une ouverture sur ce qui doit venir, elle annonce un (re)commencement. Envisagé comme un tout, l'AT est un appel à regarder vers ce qu'il contient sous forme de germe et de promesse.

C'est ce qui permet, c'est ce qui demande une lecture "en Christ" de l'Ancien Testament. Cette lecture est-elle honnête, dans la mesure où elle prétend donner au texte un contenu dont les écrivains

² Walther Zimmerli, *Esquisse d'une Théologie de l'Ancien Testament*, Cerf / Fides, Lectio Divina 141, 1990, p. 285-288 (*passim*).

³ Frank Michaeli, *L'Ancien Testament et l'Eglise chrétienne d'aujourd'hui*, Delachaux & Niestlé, Neuchâtel, 1957, p. 45-48, *passim*.

⁴ Robert Martin-Achard, *Verbum Caro* n° 61 /1962, p.71.

bibliques n'avaient pas eux-mêmes conscience⁵ ? Répondre "non" à cette question serait contester la parole que Jésus lui-même adresse aux juifs lecteurs de l'Ancien Testament : « Vous scrutez avec soin les Ecritures parce que vous croyez trouver en elles la vie éternelle. Or précisément, elles me rendent témoignage, et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie » (Jn 5.39).

II.- L'ATTENTE MESSIANIQUE

Cette dynamique de l'histoire d'Israël prend au cours des siècles une forme concrète : l'attente de la venue de Celui que Dieu va susciter pour qu'enfin l'espérance trouve son exaucement. Une restauration d'un monde par une manifestation de la royauté de Dieu que le "prince de ce monde" a usurpée. La maturation de cette attente prend des formes qui se précisent progressivement : le rétablissement du trône de la dynastie de David à Jérusalem, le rétablissement d'une création et d'une humanité réconciliées, le règne de Dieu lui-même par la venue du Messie, qui n'est plus un roi humain, mais un Fils venant d'auprès de Dieu.

L'onction de David, et, au travers de lui, de sa dynastie, a un caractère historique décisif. D'après une prophétie de Nathan, Dieu a promis à David que ses descendants demeureront à perpétuité sur le trône de Jérusalem (2 S 7.12ss). Très vite pourtant, l'histoire semble contredire cette promesse. Dès la mort du fils de David, Salomon, le royaume connaît le schisme et le trône de Jérusalem ne règne plus que sur une petite minorité du peuple élu. Quelques siècles plus tard, la ville sera détruite, le roi et la majeure partie de la population seront déportés à Babylone. Après le retour de l'exil, il n'y aura plus de descendant de David sur le trône de Jérusalem, ni de royaume indépendant. Temps de souffrances, d'humiliation, perçu comme un jugement divin contre l'endurcissement du peuple élu. Temps ponctué de soubresauts pour secouer le joug étranger, mais ces révoltes, comme celles des Maccabées par exemple, seront éphémères et finiront noyées dans le sang.

Siècles douloureux, mais fertiles en même temps, car ils voient se développer l'attente messianique, par la prédication des prophètes. Cette attente porte Israël vers son avenir. Non, Dieu n'est pas vaincu, il n'a pas renié sa promesse et son jugement n'est pas le dernier mot de l'histoire. Lorsque les temps seront accomplis, Dieu enverra son Oint (Messie, Christ), le rejeton de David, qui rétablira la gloire du royaume dont Dieu est le véritable souverain, et cette gloire sera éternelle.

Ce sera un temps entièrement nouveau : le peuple de Dieu sera restauré et rayonnera dans le monde entier, des rois de toutes les nations viendront à lui. Les relations entre les hommes et entre les peuples changeront, on ne fera plus la guerre, les misères de l'infirmité et de la maladie ne seront plus, même la nature sera réconciliée (le désert refleurira, le loup paîtra avec l'agneau...) Surtout, la justice et la paix régneront à jamais. Fondamentalement, c'est le cœur de l'homme qui sera transformé, par une relation avec Dieu d'une qualité jusqu'alors inconnue, et que le péché n'obstruera plus (Jr 31.31-34 ; Ez 36.26-27, 33-35). Et parmi ces innombrables (et magnifiques) textes messianiques, beaucoup parlent non seulement d'une ère nouvelle, mais de Celui dont l'avènement rendra possible ce radical renouvellement. Voyez, entre autres, Ps 89 ; Es 9.5 ; Es 11.1ss ; Es 61 ; Jr 30.9 ; Ez 37.21-24.

Au long des siècles, cette espérance est restée ancrée dans le cœur des membres du peuple élu, dont la confiance dans la fidélité de Dieu se nourrissait des vieux récits de délivrance narrés dans les Ecritures. Ils scrutaient l'avenir, ils spéculaient parfois, ils divergeaient souvent quant à la conception qu'ils avaient de la manière dont le Messie tant attendu surviendrait pour accomplir sa mission. Mais tous espéraient être en vie au moment glorieux où la promesse se réaliserait enfin. Au seuil de la nouvelle alliance, le vieux Syméon incarne cette espérance indéracinable, lui "qui attendait la consolation d'Israël et avait été averti par l'Esprit saint qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Christ [Messie] du Seigneur." (Lc 2.25-26)

Espérance politique

Pour la plupart des Juifs, humiliés par l'occupation cruelle et blasphématoire des Romains, le contenu de l'attente messianique était avant tout de nature politique et même militaire. Israël rêvait que soit

⁵ C'est ainsi qu'au cours des premiers siècles, les juifs accusèrent les chrétiens du vol de leurs Ecritures. En un sens, on peut comprendre cette réaction ! Justin Martyr († 165) déclare au juif Tryphon : les Ecritures sont plus à nous qu'à vous « car nous nous laissons persuader par elles, tandis que vous les lisez sans comprendre l'esprit qui est en elles. » (*Dialogue*, 29).

reconstitué, par la force d'un chef capable de mobiliser le peuple contre l'occupant romain, un royaume plus glorieux encore que celui de Salomon. Royaume plus juste et plus excellent que les autres empires de cette terre, peut-être, mais finalement de même nature qu'eux, fondé sur la force armée, et établi au détriment de populations voisines vaincues. C'est là un incontestable glissement survenu durant la période intertestamentaire, par rapport aux prophètes bibliques qui annonçaient un Messie dont l'avènement mettrait fin à toutes les guerres. Un psaume (apocryphe !) de Salomon, datant d'environ 50 avant Jésus-Christ, exprimait cette attente : " Seigneur, suscite leur un roi, ce fils de David prédestiné par toi, ô Dieu, pour établir ton règne sur Israël ton serviteur. Ceins-le de ta force pour qu'il écrase les tyrans impies et qu'il purifie Jérusalem des païens qui la foulent aux pieds ! " Ce roi est également appelé " l'oint du Seigneur. " (Ps Sal 17.5, 23, 36). Les zélotes – on en trouvait dans l'entourage de Jésus – constituaient une sorte de « Front de Libération d'Israël » (FLI !), alors que les Esséniens, retirés dans le désert pour ne pas se souiller au contact de l'occupant païen, priaient et attendaient une intervention miraculeuse de l'Eternel pour chasser les Romains.

C'est l'espérance de l'accomplissement des promesses des prophètes qui fait jubiler la foule le jour des Rameaux (" Hosanna au fils de David ! "), c'est celle que conjuguent au passé les deux disciples s'en allant vers Emmaüs (" Nous *espérions* que ce serait lui qui apporterait la rédemption à Israël... " Lc 24.21), et c'est encore celle que semble susciter la promesse du don du Saint-Esprit faite par le Ressuscité aux apôtres le jour de l'Ascension (" Seigneur, est-ce en ce temps-ci que tu vas *rétablir le royaume pour Israël ?*" Ac 1.6) — et c'est encore, semble-t-il, celle qui nourrit les prévisions eschatologiques de certains chrétiens millénaristes actuels.

III.- L’AFFIRMATION ET LE SECRET MESSIANIQUE

Mais est-ce ce héros nationaliste juif que nous évoquons, lorsque nous confessons que Jésus est le Christ, le Messie envoyé par Dieu ? Poser la question en ces termes, c'est comprendre pourquoi on a pu parler, à propos des évangiles, d'un " secret messianique ". Il est évident que Jésus a refusé de paraître exaucer cette attente politico-militaire d'un roi boutant les Romains hors de la Palestine. Cela explique sa réticence, pour ne pas dire plus, à être désigné comme le Messie d'Israël. Après nous avoir narré le miracle de la multiplication des pains, l'évangéliste Jean précise : « Jésus, sachant qu'ils allaient s'emparer de lui pour le faire roi, se retira de nouveau sur la montagne, seul. » (Jn 6.15). A plusieurs reprises, après une guérison, Jésus interdit au miraculé de raconter ce qu'il leur a fait (ainsi Mt 9.30 ; 12.16). Après avoir reconnu l'inspiration divine de la confession de Pierre « Tu es le Christ », Jésus « recommanda aux disciples de ne dire à personne qu'il était le Christ. » (Mt 16.16 et 20 ; cf. également 17.9), puis il annonce, au grand scandale de ce même Pierre, qu'il sera livré à la mort par les chefs du peuple — l'insistance sur ce point de l'évangile de Matthieu, adressé en premier lieu à des chrétiens d'origine juive, est significative ! La scène de la transfiguration pointe dans la même direction : les géants de l'Ancienne alliance, Moïse et Elie, attestent en Jésus s'accomplit la promesse faite à Abraham, moelle épinière de toute l'Ancienne Alliance. Or, selon Matthieu 17.9, Jésus dit aux disciples témoins de l'événement : « Ne parlez à personne de cette vision. »

C'est sans doute cette " discrétion messianique " qui a troublé Jean-Baptiste emprisonné (" Est-ce toi, celui qui vient, ou devons-nous en attendre un autre ? " Mt 11.3). Jésus lui fait répondre en lui rappelant les actes de délivrance typiquement messianiques qu'il accomplit. (Mt 11.4-5). On en reparlera à propos des miracles de Jésus.

Pourtant, tout au long des évangiles, malgré le secret messianique, les jalons sont posés qui permettent de reconnaître sans équivoque qu'il est bien celui en qui se réalisent les promesses auxquelles Dieu s'était engagé par la bouche des prophètes. Mais il faudra attendre la résurrection et l'Ascension pour que ce message soit proclamé ouvertement par les Apôtres, au risque de la persécution.

Le récit de la Nativité selon Matthieu met en scène les mages venus de l'Orient païen à la recherche " du roi des Juifs qui vient de naître " — et on sait la réaction d'Hérode face à la perspective de l'avènement d'un rival (Mt 2.1-18). Le baptême de Jésus par Jean-Baptiste est le moment où Dieu lui-même l'a oint — le Saint-Esprit n'étant pas symbolisé comme en d'autres cas par une corne d'huile versée par un homme, mais par une colombe, marquant l'origine céleste de cette onction — quel homme en effet aurait eu la dignité de conférer l'onction au Fils bien-aimé de Dieu ? (Mt 3.16-17) Ce baptême est immédiatement suivi des tentations au désert, qui sont de nature typiquement messianique : accomplir la mission du Messie, en faisant des prodiges, en s'emparant du pouvoir pour être reconnu comme roi —

mais sans rester soumis à Dieu⁶. Et c'est après ce "combat inaugural" que se place, dans l'évangile de Luc, la lecture par Jésus, dans la synagogue de Nazareth, de la prophétie messianique d'Esaië 61.1-2 : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce *qu'il m'a conféré l'onction* pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres (...) Aujourd'hui [affirme Jésus] cette Ecriture, que vous venez d'entendre, est accomplie. » (Lc 4.18-21) Plus tard, Jésus dira à propos de lui-même : Il y a ici plus que Salomon – le fils de David (Lc 11.31). Dans l'évangile de Jean, lorsque Jésus dit « Je suis le bon berger » – on peut traduire aussi le "vrai" berger (Jn 10.14) – ce texte peut être compris dans une perspective pastorale, affective en quelque sorte. Mais il faut surtout le mettre en relation particulièrement avec Ezéchiel 34, où on voit Dieu limoger les bergers d'Israël (leaders politiques et religieux) qui ont négligé de soigner le peuple qui leur était confié. Le prophète dit alors de la part de l'Eternel : C'est moi qui serai le berger de mon troupeau (v. 15) – et je le serai par mon serviteur David (v.23 à 25), et cela dans le cadre d'une alliance renouvelée. Pourquoi David, mort depuis plusieurs siècles, est-il mentionné ici ? Il était par excellence l'oint (messie, christ) à qui fut confiée la charge du peuple. David est donc ici une "figure" (un type) du Messie, souvent appelé "fils de David". C'est donc le fils de David, le Messie, qu'évoque la prophétie d'Ezéchiel lorsqu'elle mentionne le berger d'Israël. La scène des Rameaux (Mt 21.1-10 et parallèles), c'est l'entrée dans sa capitale du roi-messie, le berger-fils-de-David, et la foule l'exprime par les « Hosanna [sauve, de grâce !] au fils de David ». Quant à Jésus, c'est très consciemment qu'il accomplit la prophétie messianique paradoxale de Zacharie 9.9-12. Peu de jours après, lors de sa comparution devant le sanhédrin, Jésus affirmera sans équivoque à ses adversaires qu'il est le Christ, fournissant lui-même à ses juges la preuve qu'ils recherchaient pour prononcer sa condamnation. (Mt 26.63-66). Ainsi au début de son ministère, dans la synagogue de Nazareth et à la fin, devant le sanhédrin, se trouvent les deux seules proclamations *publiques* par Jésus lui-même de sa messianité.

Mais c'est dans le cercle intime des disciples, qu'apparaît la révélation la plus dense concernant la messianité de Jésus : Matthieu 16. v.13 à 17. Après avoir questionné les disciples sur l'opinion populaire le concernant, Jésus se tourne vers eux : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » La réponse de Pierre, que Jésus dira inspirée par Dieu le Père, est explicite, bien que nous autres chrétiens venus du paganisme n'en mesurions pas toute la portée : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ». Les termes Christ et Fils de Dieu sont dans ce contexte synonymes et affirment qu'il est bien le Roi du Royaume de Dieu annoncé par les prophètes. Malgré ces quelques textes, c'est plutôt entre les lignes qu'il faut détecter l'affirmation messianique. Et cette affirmation est présente entre toutes les lignes des évangiles, comme s'efforceront de le démontrer les missionnaires chrétiens du premier siècle prêchant dans les synagogues : prédication de la repentance en vue de la venue du Royaume, invitation à tous, Sermon sur la montagne, paraboles du Royaume (mystère et puissance du Royaume), miracles, guérisons et exorcismes, tout cela proclame : « Jésus est le Christ annoncé et attendu ».

Au reste, si les adversaires de Jésus refusaient absolument d'admettre qu'il était le Messie, ils ont fait leur possible pour faire croire à Pilate qu'il se prenait pour tel, et représentait par conséquent un ferment révolutionnaire intolérable pour la puissance occupante : « [Les membres du sanhédrin] conduisirent [Jésus] devant Pilate. Ils se mirent à l'accuser, en disant : Nous avons trouvé cet individu en train d'inciter notre nation à la révolte ; il empêche de payer les impôts à César, et il se dit lui-même Christ, roi. » (Lc 23.1-2) Étrange collaboration avec le représentant de l'empereur, de la part des éléments les plus nationalistes de la population ! Pilate n'en était pas dupe (« Je ne trouve rien qui mérite la condamnation chez cet homme », v.4), mais a joué habilement pour paraître satisfaire les chefs juifs tout en les humiliant par le libellé suspendu à la croix : « Jésus le nazaréen, le roi des Juifs » (sous-entendu : voilà ce que je fais du roi des Juifs !) — d'où la réaction de ces mêmes chefs : « N'écris pas : Le roi des Juifs, mais : Celui-là a dit : je suis le roi des Juifs. » (Jn 19.19-22).

Quant à la confrontation entre Jésus et Pilate relatée dans l'évangile de Jean, elle clarifie en deux phrases le problème du "secret messianique". Jésus affirme : « Ma royauté n'est pas de ce monde. Si ma royauté était de ce monde, mes gens auraient combattu pour que je ne sois pas livré aux Juifs ; en fait, ma royauté n'est pas d'ici. Pilate lui dit : Toi, tu es donc roi ? Jésus répondit : C'est toi qui dis que je suis roi. » (Jn 18. 36-37). Ce que Jésus repousse, ce n'est certes pas sa royauté messianique, mais le rôle politique que certains voulaient lui faire jouer (y compris sans doute parmi ses disciples), et que d'autres feignaient de soupçonner qu'il veuille jouer.

Après la résurrection et l'Ascension, Jésus n'est plus physiquement sur cette terre, et la tentation de prétendre établir un empire messianique (ou, via la langue grecque, *christien*) ici-bas est écartée. Sa

⁶ Sur ce thème, voir l'excellent chapitre de Philip Yancey, dans *Ce Jésus que je ne connaissais pas*, éd. Farel, Marne-la-Vallée, 2001, chap. 4, p. 63ss.

messianité attestée par sa victoire sur la mort ne fait plus de doute pour les apôtres et devient l'axe de la prédication aux Juifs. Dieu a renversé la sentence du sanhédrin accusant Jésus d'usurpation messianique. Dans le livre des Actes des Apôtres retentit sans cesse, sous des formes variées, cette déclaration triomphante : « Que toute la maison d'Israël le sache donc bien : Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous avez crucifié ! » (Ac 2.36) « Saul confondait les Juifs qui habitaient Damas, en démontrant que Jésus est le Christ. » (Ac 9.22 cf. également 13.23 ; 17.3 ; 18.5 ; 18.28...). Le nœud de la démonstration des apôtres était évidemment de prouver par les Ecritures que la crucifixion de Jésus n'était pas le démenti de sa messianité, mais au contraire le moyen de remporter la victoire sur la puissance du mal et du péché, asservissement bien plus mortel que celui des Romains.

Jésus avait dûment préparé ses disciples en leur annonçant à plusieurs reprises son arrestation sa mort – et aussi sa résurrection, Mais il semble bien qu'il ait fallu les entretiens du Ressuscité (voyez Luc 24.13ss sur le chemin d'Emmaüs, puis dans la chambre haute v.36ss) pour percer le mur d'incompréhension qui obstruait leur esprit.

IV.- LA PRÉDICATION DU ROYAUME

(N.B.- Nous laissons de côté ici le thème des miracles et celui des paraboles qui sera repris plus loin, bien qu'ils constituent une part importante de la prédication du Royaume en paroles et en actes).

« Il est impossible de comprendre le message et les miracles de Jésus en faisant abstraction de sa vision du monde, de sa conception de l'homme et du contexte ambiant : la soif de l'avènement du Royaume. » (G.E.Ladd)

Pourtant, dans nos messages et d'une façon générale dans notre sensibilité évangélique, l'expression « le royaume de Dieu » me paraît peu présente⁷. Il est vrai qu'on la rencontre essentiellement dans les trois premiers évangiles. Mais dans les Actes des Apôtres, l'argumentation par les Ecritures « Jésus crucifié est le Messie » sous-entend qu'en Lui, c'est bien le Royaume de Dieu qui s'est approché. Certes, pour la prédication aux païens, cette donnée ne faisait pas sens, et Paul ne s'en sert pas. Du reste, très vite le terme *Christ* a été compris comme un nom propre et non comme un titre (ce qu'il est en fait, de même que Messie ou Seigneur). C'est plus fréquemment les notions très proches de vie éternelle, ou simplement de Vie qui apparaissent dans l'évangile de Jean, et, chez Paul, de salut, sauver et être sauvé. Cependant la notion de salut a un caractère plus individuel que Royaume de Dieu (mais que Paul la complète ailleurs par une dimension qui concerne l'humanité ou le cosmos, cf. Rm 5.12ss, ou Col 1.15, etc.).

Traduire *basileia tou Theou* par « royaume de Dieu » (ou, équivalent, R. des cieux) n'est pas très opportun, la notion de royaume évoquant plutôt un régime politique (en contraste avec république) ou un espace géographique (le Royaume Uni). Le royaume de Dieu, c'est le règne rédempteur de Dieu, c'est une réalité (présente ou eschatologique, voir plus loin) où, parce qu'il n'y a plus de place pour la contestation de la souveraineté de Dieu, tout est renouvelé et rendu conforme au plan de l'amour divin. Si les prophéties messianiques de l'AT évoquent parfois une nature restaurée renouant avec la création d'avant la chute, ils insistent plus souvent sur la notion de justice, de paix (*shalom*), de rassemblement du peuple dispersé (cf. entre autres Es 9.4-6). Quant à Jésus, il en montrera, particulièrement dans le Sermon sur la Montagne (Mt 5 à 7) la dimension éthique et relationnelle (avec le Dieu-Père et avec le prochain, frère ou ennemi).

L'invitation au Royaume

L'importance primordiale d'une « théologie du Royaume » doit nous frapper puisque les premiers mots de Jésus-prédicateur sont une annonce de la proximité du Règne de Dieu. Et cette proximité (au sens d'imminence ou d'accessibilité) prend dans la bouche de Jésus la forme d'un appel qui a une double dimension : un changement personnel et une démarche de foi en une bonne nouvelle : « Le temps est accompli, le règne de Dieu est proche. Changez [repentez-vous] et croyez à la Bonne Nouvelle ». Les paraboles d'invitation au festin (Lc 14.15-24 et Mt 22.1-14) reprennent cet appel initial en lui donnant un caractère à la fois dramatique (pour ceux qui mettent leur priorité ailleurs) et universel (il n'y a pas de sélection, mais la responsabilité d'une réponse). Et la notion de festin de fête évoque l'abondance et la

⁷ Peut-être parce que, depuis la Réforme (et surtout depuis Luther) la théologie protestante est beaucoup plus paulinienne que synoptique.

joie. Une invitation, mais aussi un appel à rechercher le Royaume – voyez, parmi les paraboles de Matthieu 13, le trésor caché et la perle de grand prix, mais aussi et tout particulièrement Matthieu 6.33 : « Cherchez premièrement le règne de Dieu et sa justice... » Cette invitation a un caractère d'urgence : C'est maintenant que la réponse doit être donnée. C'est aussi un appel à la vigilance, qui ne consiste pas à tenter de deviner quand il viendra, mais à faire le travail qu'il nous a confié pour être prêts et non pas confus au Jour du Seigneur (Mt 24.45-46, Lc 17.26ss).

Actualité de Royaume

« Si c'est par l'Esprit de Dieu que je chasse les démons, alors de toute évidence, le Règne de Dieu est venu jusqu'à vous. » (Mt 12.28, parallèle en Lc 11.20 avec « le doigt » i.e. la puissante intervention de Dieu) En Jésus le Christ (Messie), le royaume du Dieu souverain s'est manifesté, il est devenu accessible, chacun peut accepter l'invitation et y entrer, sans autre conditions que celle de reconnaître l'inadéquation de son ancienne manière de vivre, et d'y renoncer (*metanoïa*). Et ce sont les plus démunis spirituellement (pauvres quant à l'Esprit), socialement, physiquement, économiquement qui sont les plus aptes à le faire. « Heureux les pauvres quant à l'Esprit, le Royaume de Dieu est à eux. »

Dans la synagogue de Nazareth, après avoir lu la prophétie messianique d'Esaië 61.1-2, Jésus dit : « *Aujourd'hui* cette écriture est accomplie pour vous qui l'entendez » (Lc 4.21). Cette prophétie mentionne les miracles accomplis par l'Oint de l'Eternel, et nous le verrons, les miracles sont une manifestation actuelle, des *signes* annonciateurs du Royaume de Dieu à venir où il n'y aura plus ni maladie, ni infirmité, ni esclavage et violence, ni mort.

Quelle que soit la dimension eschatologique du Royaume, il y a en Christ une actualisation, et Luc 17.20-21 l'affirme. Toutefois, ces versets sont souvent mal traduits : « Le Royaume de Dieu est *au-dedans* de vous » (Colombe, etc.). La préposition grecque *entos* peut en effet signifier, à l'intérieur de, au-dedans de, mais aussi parmi. Or, selon le contexte, Jésus s'adresse aux pharisiens (v.20) : Il serait surprenant que Jésus leur dise que le Règne de Dieu est en eux ! Le but est plutôt de montrer l'aveuglement des chefs religieux : en ma personne, dit-il, le Royaume est sous votre nez, mais vous ne le voyez pas !

Si on se souvient que les notions de Royaume de Dieu, de salut et de vie éternelle sont trois aspects de la même réalité, son caractère actuel est clair. On peut aussi citer Syméon : « Mes yeux ont vu ton salut » (Lc 2.30), celle de Jésus à Zachée. « *Aujourd'hui* le salut est entré dans cette maison » (Lc 19.9), ou, Jésus dans Jean : « Celui qui croit en moi a la vie éternelle – il est passé de la mort à la vie » (Jn 11.25), Pour entrer dans le Royaume de Dieu il faut naître de nouveau (Jn 3.5), etc.

L'attente du Royaume

Mais il y a dans la prédication de Jésus toute une dimension concernant la venue future du Royaume de Dieu. Un nombre important de paraboles parlent d'un maître qui s'absente, mais qui va revenir, et demandera des comptes à ceux à qui, durant son absence, une responsabilité était confiée. Dans ces textes, le Royaume – ou la venue du Roi – est envisagé comme une réalité à venir, imminente ou plus lointaine (le "retard" est évoqué dans les paraboles de Mt 24.48 et 25.5). Le maître des serviteurs (ou le fiancé, dans Mt 25.1-13) reviendra, tôt ou tard, mais inopinément et le temps actuel est le moment décisif pour se préparer à sa venue. Matthieu 24.36 précise que seul le Père en connaît la date – que toute spéculation est donc vaine, toute « fièvre messianique » aussi (si on vous dit : il est ici, ou il est là, n'y allez pas) : Après avoir dit aux pharisiens que le règne de Dieu est parmi eux, Jésus s'adresse aux disciples et parle du Royaume comme d'une réalité à venir, qui doit être précédée sa souffrance et de son rejet (Lc 17.22-25). Ce retour est le moment décisif, révélateur de la vraie réalité de chacun d'entre nous, moment d'un jugement, jugement de salut ou d'exclusion (Mt 25.31ss : « chaque fois que vous avez fait (ou pas fait) ceci au plus petit de mes frères... »).

Les trois évangiles synoptiques ont retenu, avec quelques variantes, le discours apocalyptique de Jésus (Mt. 24.1-44 ; Mc 13.1-25 ; Lc 21.5-26). Ce discours a clairement à voir avec l'avènement du Fils de l'homme (qui est l'expression propre à Jésus pour parler du jugement et de la venue du Royaume de Dieu), envisagé donc comme une réalité opérant une purification radicale en vue d'un renouvellement total. Ce discours pose un certain nombre de problèmes difficiles à résoudre. Certains versets laissent entendre que les disciples seront en vie et témoins de ces événements, d'autres ont dimension manifestement eschatologique et cosmique. C'est un problème qu'on rencontre déjà à la lecture de certains messages des prophètes de l'Ancienne Alliance. Il faut en conclure que certains événements à venir ont des réalisations partielles successives avant leur accomplissement final et total, et qu'il nous est

difficile, à la lecture des textes, de distinguer ces diverses étapes en raison d'une sorte de « collision chronologique ».

Déjà et pas encore

Cette double dimension du Royaume actualisé en Jésus et par le Saint-Esprit d'une part, et encore à venir d'autre part, caractérise la condition de notre vie spirituelle. Les épîtres, même si elles ont recours à un autre langage, ne disent pas autre chose. Romains 8 en est l'exemple le plus clair, notamment avec l'étonnant v. 24 : « C'est en *espérance* que nous *avons été* sauvés ». Voyez aussi I Jean 3.2 : « Mes amis, nous *sommes maintenant* enfants de Dieu et ce que nous *serons n'a pas encore été* manifesté. » . Il importe de ne pas se tromper en confondant les étapes. Oublier la réalité actuelle du Royaume de Dieu par le Saint-Esprit dans nos vies, c'est vivre comme si on était encore dans l'Ancienne Alliance, et se priver du renouvellement que la nouvelle naissance nous offre, c'est être aussi plus ou moins réduit à une religion légaliste et formaliste. « la lettre [s.e. de la loi] tue, mais l'Esprit fait vivre » (2 Co 3.6). Mais à l'inverse, oublier que nous avons un acompte (ou des arrhes) de l'Esprit (Rm 8.23, 2 Co 5.5) et non la totalité, c'est oublier que nous avons encore affaire au péché et à nos limites, c'est prendre les miracles comme une réalité nécessaire, quotidienne et permanente, plutôt que comme des signes annonciateurs d'un état que nous attendons encore, et que Dieu accorde selon sa volonté souveraine et sa grâce généreuse. Oublier le "pas encore" conduit tôt ou tard à la désillusion ou à une surenchère qui recourt à la manipulation des gens pour leur éviter de voir la réalité en face.

Si spirituel qu'il ait pu être, l'apôtre Paul a accepté de vivre dans cette tension (terme à ne pas confondre avec stress !) entre le déjà et le pas encore. La deuxième épître aux Corinthiens, trop peu lue, en donne un bon exemple. Les chapitres 4 et 5, et particulièrement ch. 11.7 à ch. 12.7 sont significatifs à cet égard. Mais aussi Philippiens 3.12 à 15 (J'ai été saisi par Christ Jésus, mais je n'estime pas avoir saisi [le prix]... Tendu vers ce qui est en avant, je cours vers le but.) Ou encore 1 Co 13.12 : « Aujourd'hui je connais en partie, mais alors je connaîtrai comme j'ai été connu. »

Si vous lisez les qualifications des serviteurs (et des servantes) de Dieu selon 1 Timothée 3.1-13 et 2 Timothée 2.22-24, vous en conclurez que, à travers diverses facettes de leur caractère, Paul souligne globalement la nécessité qu'ils ne soient pas extrémistes, mais équilibrés – d'un équilibre qui n'a rien à voir avec la tiédeur !

Ayons donc la foi pour saisir ce que le Royaume de Dieu nous donne de vivre aujourd'hui, et l'espérance pour attendre avec persévérance et vigilance son proche avènement.

Aperçu bibliographique

ARNERA G., *Jésus, lecteur de l'Ecriture*, Genève, éd. L'Eau Vive, 1998

BLANDENIER J., *Pour une lecture de l'Ancien Testament à la lumière de l'Evangile*, Genève et Cléon d'Andran, co-éd. Je Sème et Excelsis, 2011

GOLDSWORTHY G., *Le Royaume révélé, de l'Ancien Testament à l'Evangile*, Cléon d'Andran, Excelsis, 2004

LADD G.-E., *L'Evangile du Royaume, exposé sur le Royaume de Dieu*, St-Légier, éd. Emmaüs, 2001

LEPLAY M., *La racine qui te porte, l'histoire mouvementée de la lecture chrétienne de la Bible*, Poliez-le-Grand, éd. du Moulin, 1996

MARTIN-ACHARD R., *Approche de l'Ancien Testament*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1962

NICOLE E., *Dieu est-il cohérent ?* Question suivante, Marne-la-Vallée, Farel, 2008

ROMEROWSKI S., *L'œuvre du Saint-Esprit dans l'histoire du salut*, Charols et Nogent s. Marne, Excelsis et Ed. de Institut Biblique, 2005

WESTERMAN C., *L'Ancien Testament et Jésus-Christ*, Paris, Cerf, 1972

WITHERINGTON B., *Histoire du Nouveau Testament et de son siècle*, Cléon d'Andran, Excelsis, 2003